

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

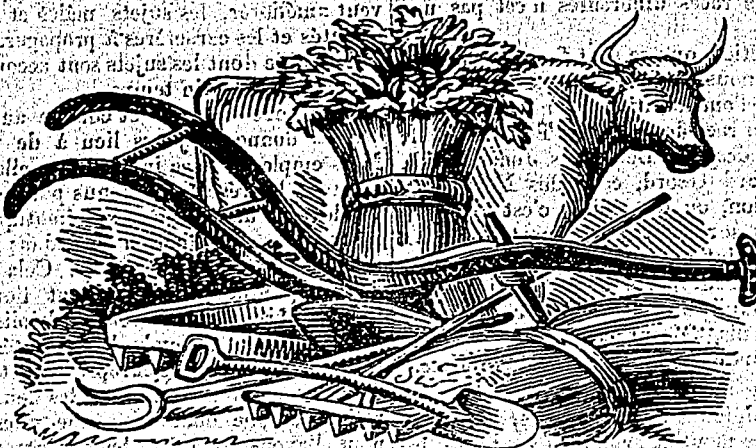
ABONNEMENT

\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES

Le insertion, 10 cts. la ligne 2e etc. 3 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco.

CAUSERIE AGRICOLE

Des bêtes à laine

(Suite)

PRINCIPES SPÉCIAUX DE L'AMÉLIORATION DE L'ESPÈCE OVINE.

Dans l'amélioration ou dans le choix d'une race, l'éleveur ne devra pas oublier que le but définitif de sa spéculation est le profit net, car à quoi lui servira de se donner de la peine, d'exposer ses capitaux, s'il ne fait que rencontrer ses dépenses?

En conséquence, son choix ne sera déterminé qu'après une étude suffisante des circonstances culturelles et commerciales où il se trouve placé. Le sol, le climat, l'état de la culture, les ressources dont il peut disposer, la facilité des ventes, sont les principales circonstances qui doivent décider non-seulement quelle race il faudra adopter, mais encore quelle spéculation entreprendre. Si l'éleveur est nouvellement arrivé dans la localité, il est absolument nécessaire qu'il étudie pendant quelque temps la manière dont les bêtes à laine sont tenues.

Enfin, il devra soigneusement calculer ses ressources et c'est d'après ce calcul qu'il se décidera pour l'un ou l'autre des trois procédés suivants: Si ces ressources sont faibles il est incapable d'entreprendre l'amélioration d'une race et encore moins la création d'une race nouvelle, il devra donc se contenter de la race commune du pays, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à se créer une position indépendante. Avec un capital plus élevé, il pourra entreprendre le perfectionnement de la race indigène ou même la formation d'une nouvelle race.

Cependant, nous devons ajouter que les ressources pécuniaires seules ne suffisent pas pour mener à bonne fin la transformation du bétail d'une localité. Cette transformation est toujours très-chanceuse et ses résultats se font longtemps attendre. Elle exige donc une grande persévérance, une attention et des soins soutenus pendant plusieurs années, le concours d'employés intelligents et disposés à suivre les ordonnances de l'éleveur, un

sol et une production fourragère en rapport avec l'amélioration que l'on veut obtenir. Ces conditions doivent être rigoureusement remplies quelque soit le genre de transformation que l'on adopte.

En outre, l'éleveur doit posséder des connaissances complètes sur les moyens de perfectionner les races. Il y a de grands dangers à compliquer le problème, par exemple, à vouloir obtenir en même temps de belle laine, de belles formes et une grande précocité. Quelques éleveurs ont réussi à mener à bonne fin ces améliorations multiples; mais ils possédaient des moyens pécuniaires, une intelligence et des connaissances approfondies qui n'est le partage que d'un petit nombre d'améliorateurs d'élite. Dans la crainte de faire fausse route, il sera donc plus prudent de se déterminer un but unique, de l'atteindre, puis de pousser plus loin le perfectionnement. Cette sage manière d'agir paraît plus longue; mais elle a l'immense avantage de diminuer les chances d'insuccès très-grandes dans la transformation des races.

L'éleveur a à sa disposition trois moyens d'améliorer son troupeau: la sélection, le croisement et le métissage. Nous ne faisons pas entrer le régime comme moyen d'amélioration, quoique son influence soit très-grande sur le perfectionnement des races; car il est reconnu que le régime est l'aide indispensable des trois moyens ci-dessus. Sans un régime abondant et riche, la sélection, le croisement et le métissage, n'ont que des résultats très-restreints et la première amélioration à réaliser doit être celle de la nourriture. Par conséquent, l'éleveur devra commencer par produire des fourrages de bonne qualité et en aussi grande quantité qu'il lui sera possible, et ce ne sera qu'après ce progrès que le travail de l'amélioration des races pourra commencer avec quelque certitude de succès.

Nos lecteurs connaissent déjà ce que l'on entend par sélection; cependant nous allons le dire de nouveau, car les bons principes doivent être répétés souvent afin qu'ils soient mieux compris. Le mot sélection, dans son sens le plus étendu, veut dire choix; mais, lorsqu'on l'applique spécialement à l'amélioration des espèces animales, on lui donne un sens beaucoup plus restreint. Suivant les éleveurs anglais, la sélection est

un choix que l'on fait dans le troupeau même que l'on veut améliorer, ou dans d'autres troupeaux appartenant à la même race, de reproducteurs des deux sexes qui se rapprochent le plus par leur conformation, leur laine et leurs qualités du type de perfection qu'on s'est proposé. Ainsi, d'après eux, il n'y a de sélection véritable que lorsque tous les reproducteurs appartiennent à la même race; l'union de deux reproducteurs indigènes, mais appartenant à des races différentes n'est pas une sélection.

C'est au moyen de la sélection que se sont formées ces magnifiques races anglaises que nous admirons à juste titre et qui nous servent en ce moment à l'amélioration de nos races communes. Collins, qui a formé la race de Durham, Tomkins, celle des Herefords, Bakewell, celle des New-Leicesters, Jonas Webb, celle des Southdowns, Richard Goord, celle des New-Kent, n'ont employé que la sélection, ou du moins, c'est leur seul moyen avoué. Ils agissaient sur les sujets appartenant aux mêmes races et ils nient toute influence de sang étranger dans les races qu'ils ont créées. Ils sont partis de ce principe : *like begets like*, le semblable produit un semblable, ou en termes plus vulgaires, tel père, tel fils, faisant connaître par là que toutes les qualités, comme tous les défauts, sont héréditaires.

On comprend aisément que l'améliorateur doit tendre sans cesse à faire disparaître les défauts et à augmenter les qualités. D'autant plus que chez les moutons, comme dans toutes les autres espèces animales, les reproducteurs ne se bornent pas à transmettre à leurs descendants les caractères qui les distinguent; mais que toute qualité ou tout défaut qui se rencontre en même temps sur les deux animaux, se transmet à leurs produits avec une force supérieure à celle qu'ils possèdent dans chacun des deux reproducteurs. Si, par exemple, le mâle ou la femelle possède un défaut grave, presque toujours le produit auquel elle donnera le jour aura ce même défaut; mais si le mâle et la femelle ont tous deux ce défaut, le descendant subissant l'influence des deux reproducteurs sera certainement plus défectueux que chacun des deux ascendants.

Cette propriété de la reproduction a des avantages et des inconvénients, lorsqu'on améliore une race par la sélection. Comme avantage, on a l'augmentation des qualités et comme inconvénient celle des défauts. L'améliorateur doit donc apporter tous ses soins à éliminer tout défaut grave; il devra même mettre de côté les reproducteurs, à quelque sexe qu'ils appartiennent, s'ils possèdent ce défaut, quelles que soient, d'ailleurs, les qualités pour lesquelles on les avait choisis. Il devra se montrer encore plus rigoureux, s'il est possible, dans l'élimination de ces reproducteurs, s'il s'aperçoit que cette imperfection est générale dans tout le troupeau; car alors elle sera très-difficile à faire disparaître.

M. Eug. Gayot, juge la sélection de la manière suivante : "L'amélioration par sélection est la plus lente de toutes; il est vrai d'ajouter que c'est aussi la moins coûteuse, celle qui offre le moins de hasard et de mécomptes. Les transitions sont toujours lentes et progressives; l'amélioration des terres ayant le temps de marcher parallèlement avec celle du troupeau, l'éleveur est délivré de la crainte de se trouver un jour dans l'impossibilité de nourrir convenablement ses animaux à mesure qu'ils deviendront plus exigeants. Les individus sur lesquels il opère sont parfaitement acclimatés, car le plus souvent ils appartiennent à la race du pays ou à quelque race voisine. Tout concourt donc, dans la plupart des cas, à assurer le succès de l'opération. Il n'y a pas lieu, avec la méthode de la sélection, à ces dépenses souvent exorbitantes qu'occasionne l'achat souvent renouvelé de béliers étrangers à des prix élevés; entouré de troupeaux appartenant à la race dont il poursuit l'amélioration, l'éleveur est presque toujours à même de se procurer des re-

producteurs à des prix qui ne dépassent pas d'une manière bien sensible leur valeur intrinsèque...."

Dans la sélection on a souvent recours à ce qu'on appelle la *reproduction en dedans*. Cette méthode consiste à unir entre eux des sujets de consanguinité parfaite, par exemple le père avec la fille, le frère avec la sœur, la mère avec le fils. On commence d'abord par rechercher avec soin, dans la race qu'on veut améliorer, les sujets mâles et femelles qui possèdent les qualités et les caractères à propager. On forme ainsi un noyau, une famille dont les sujets sont accouplés les uns avec les autres pendant un certain temps.

Pratiquée sans soin et comme au hasard, la *reproduction en dedans* donne toujours lieu à de très graves inconvénients. Mais employée avec intelligence, elle possède des avantages immenses; les résultats obtenus par les éleveurs anglais qui l'ont employée d'une manière systématique en sont une preuve suffisante. La reproduction en dedans rend le travail de l'amélioration beaucoup plus rapide. Cela se conçoit facilement: les deux reproducteurs, possédant l'un et l'autre les qualités et les caractères que l'on veut multiplier, donnent naissance à des animaux dans lesquels les qualités du père et de la mère se trouvent additionnées et représentent une somme presque double de celle que possède chacun des deux reproducteurs. L'amélioration marche donc avec une vitesse double; mais, comme nous l'avons déjà dit, les défauts se reproduisent aussi sûrement que les qualités et plus sûrement encore. Alors, l'éleveur ne sera certain de réussir dans ce travail, que s'il possède les connaissances nécessaires et s'il apporte dans le choix des reproducteurs des deux sexes une excessive sévérité.

Malgré ces précautions, la *reproduction en dedans* donne toujours lieu à quelques inconvénients même assez graves. Ainsi, le troupeau reproduit *en dedans*, pendant un certain temps, finit toujours par devenir plus délicat, plus sensible aux intempéries et plus sujet aux maladies; quelle que soit l'habileté de l'éleveur. De plus, et surtout si la méthode a été pratiquée pendant longtemps, le poids de la toison diminue d'une manière souvent notable, les mâles deviennent moins prolifiques et les femelles moins fécondes, et tous les sujets perdent leur rusticité. Elle a aussi de très grands avantages: les os diminuent de volume, les membres diminuent de poids, les formes s'arrondissent, la précocité augmente et la disposition à prendre la graisse est tellement grande que les animaux sont toujours prêts à paraître à la boucherie. Quelles que soient les qualités que l'on veut multiplier en recourant à la reproduction en dedans, les avantages que nous venons d'énumérer s'obtiennent sans travail, par le fait seul de la méthode employée.

Ces avantages sont assez importants pour nous porter à faire usage de la reproduction en dedans, malgré ses inconvénients. D'ailleurs il faut reconnaître que la perfection de la méthode n'est pas dans la parenté des reproducteurs; mais dans les qualités qu'ils possèdent. Cette parenté en est même le principal inconvénient et si on fait usage de reproducteurs consanguins, c'est qu'en agissant ainsi on hâte l'amélioration du troupeau, puisque dans ces consanguins on a un mâle et une femelle chez lesquels les qualités que l'on veut multiplier se trouvent réunies au plus haut degré et que leurs descendants les reproduisent avec plus de force encore que les parents.

Il y a des circonstances, cependant, où l'on peut obtenir tous les avantages de la consanguinité, sans en subir les inconvénients. Ainsi deux éleveurs voisins se livrent à l'amélioration de leurs bêtes à laine, par les mêmes moyens et en tendant au même but; ils peuvent très-bien alors se rendre des services mutuels, arriver à une amélioration rapide de leurs troupeaux en échangeant des reproducteurs, et sans avoir recours à la consanguinité complète qui seule possède les inconvénients que

nous avons énumérés.

Dans tous les cas, pour pouvoir employer la consanguinité en toute connaissance de cause, il faut que l'éleveur puisse compter sur une longue expérience et une longue habitude des soins du bétail.

REVUE DE LA SEMAINE

Les nouvelles reçues du Nord-Ouest, ou de la province de Manitoba, nous disent que de graves difficultés menacent encore de surgir de ce côté-là. C'est malheureux, d'autant plus qu'il paraît qu'il eût été bien facile de les prévenir.

On s'occupe beaucoup actuellement de la construction du chemin de fer du Nord. Le Conseil de ville de Québec a été appelé à voter un million de piastres pour aider à cette construction. Nous espérons qu'il n'en sera pas inutilement question aujourd'hui et qu'il passera enfin à l'état de fait accompli.

Son Excellence le Gouverneur-Général a été élevé à la dignité de pair d'Angleterre, avec le titre de baron de Lisgar.

Mgr. Lafèche, évêque des Trois-Rivières, a donné, le 1er octobre, dans la chapelle de l'Archevêque de Québec, la tonsure à cinq jeunes clercs, et le lendemain, à douze. Le même jour, Sa Grandeur a conféré la prêtrise à cinq diacres; le diaconat, à deux sous-diacres; le sous-diaconat, à deux clercs mineurs, et les ordres mineurs, à onze tonsurés. MM. Samuël Garon et Joseph Edouard Leclerc, du Collège de Ste. Anne, ont été faits diacres, et M. Eusèbe Ernest Hudon, sous-diacre.

Les dernières nouvelles d'Europe nous ont appris la capitulation de Strasbourg. Les dépêches disent que, bien que l'extérieur de la cathédrale de cette ville paraisse avoir considérablement souffert, on pourra cependant la réparer complètement.

Le siège de Paris se continue lentement. On est même porté à croire que les Prussiens procèdent avec une certaine crainte; il est à présumer néanmoins qu'ils cachent leur jeu et qu'ils ménagent aux défenseurs de la capitale de la France quelque terrible surprise. D'après ce qu'affirment plusieurs dépêches, les Français ont été victorieux dans une série d'engagements aux alentours de Paris.

La Russie fait de grands préparatifs de guerre et masse ses troupes sur les frontières de la Prusse.

On lit dans le *Rosier de Marie* du 10 septembre :

« Le dernier évêque polonais demeuré au milieu de son troupeau vient d'être exilé en Sibérie. Quel aveuglement dans le moscovisme ! Heureusement que la Providence a des ironies dont les événements actuels nous donnent de graves exemples, et que ces ironies n'épargneront pas les persécuteurs de l'Eglise de Pologne.

« Les prélats arméniens sont partis de Rome pour retourner dans leurs diocèses. Des nouvelles satisfaisantes arrivent de ce pays : des conversions y sont imminentes parmi les schismatiques. L'archevêque d'Adoma et Tarse en Cilicie, rentrerait dans l'unité catholique, où il serait suivi par les populations de Foga et de Hadjin.

« C'est un spectacle digne des regards du monde que l'épiscopat, le clergé, les ordres religieux français debout comme une seule personne pour implorer le secours divin en faveur de la France, puis ouvrant séminaires, couvents, collèges, palais, presbytères, pour y recevoir nos blessés et les y combler de soins.

M. Coquille écrit dans le *Monde* : « La capitulation de Sédan est un fait inouï dans les annales militaires; elle accuse une telle impéritie dans le Gouvernement, que cela dépasse l'imagination. Il est vrai qu'on n'avait pas encore vu marcher une armée de six cent mille hommes. Selon M. Thiers, l'armée

de Napoléon, franchissant le Niémen en 1812, ne comptait que quatre cent quatre-vingt mille hommes. Et il n'en entra pas deux cent mille à Moscou. On s'explique ainsi pourquoi l'armée de MacMahon, enveloppée par les forces supérieures, privée de vivres et de munitions, a été obligée de capituler. C'est l'Empereur qui a ordonné la capitulation. Sans cela, une plus longue résistance eût honoré notre désastre. Dans toute cette campagne, l'influence étrange, fatale du commandement suprême nous a accompagnés. La vérité, qu'une rhétorique ampoulée essayait de violer par les mots retentissants d'autrefois, apparaît dans toute sa nudité. A ce drapeau de 92, follement évoqué, à cette prétention que s'attribuait notre César de guider les peuples dans la voie de la civilisation et de la liberté, fait place à la réalité : c'est que nous attaquions avec deux cent mille soldats une terre qui se hérissait de douze cent mille défenseurs.

« On critique les manœuvres de MacMahon : on lui reproche de ne s'être pas replié immédiatement sur Paris, au lieu de s'engager dans les défilés où il a été bloqué. Les tacticiens de cabinet se donnent beau jeu : il leur est facile de gagner des batailles sur le papier. Que n'aurait-on pas dit si le territoire avait été livré sans défense à l'ennemi depuis la frontière jusqu'à Paris. L'ennemi aurait été quinze jours plus tôt à Paris. Comme on aurait prouvé à MacMahon qu'en arrêtant seulement l'ennemi quinze jours il aurait laissé à Paris le temps de se mettre en défense, et à la France le temps d'accourir à son secours ! MacMahon et Bazaine ont retardé la marche de l'ennemi et lui ont infligé des pertes considérables. C'est tout ce qu'ils pouvaient avec les débris de forces qui leur restaient. La France admire leur énergie. Ils n'ont pas créé la situation, ils l'ont reçue des mains incapables qui avaient tout réglé et tout engagé.

« La présence de l'Empereur à Sédan a entravé les opérations en les subordonnant au salut du prince. L'empereur s'est rendu au roi Guillaume fastueusement, et comme si c'eût été convenu d'avance. Il a remis en grande cérémonie son épée, toute neuve. Nous avons eu des rois prisonniers; ils n'étaient pas conduits en voiture de gala, et avec toute leur cour devant le vainqueur. On les ramassait sur le champ de bataille, blessés, couverts de sang, accablés de contusions, au milieu de la mêlée où rien ne les distinguait des autres chevaliers. C'est ainsi que le roi Jean fut amené à son vassal, le prince Noir, qui le traita avec courtoisie, et, suivant l'étiquette féodale, servit son suzerain à table. Ce qui n'empêcha pas le roi Jean de garder longtemps la prison en Angleterre. Napoléon est prisonnier sur parole : le bruit court déjà qu'il s'est échappé.

Plusieurs prédictions, relatives aux événements qui doivent marquer notre époque, fournissent présentement matière aux réflexions et aux commentaires d'un grand nombre de personnes. Elles méritent certainement de fixer l'attention. Elles concordent d'une façon surprenante. Afin de compléter ce que d'autres ont publié, nous extrayons aujourd'hui d'une prédiction de saint Césaire d'Arles, mort en 542, ce qui a rapport à la révolution française de 93 et aux temps postérieurs à cette révolution, jusqu'à la fin du monde. Voici cet extrait :

« La plus noire trahison exercée contre le roi des Français, prisonnier : la gloire de ce peuple changée en opprobre et en confusion ; car le lis sera privé et dépouillé de sa noble couronne, et on la donnera à un autre auquel elle n'appartient pas ; le royaume de France envahi, saccagé et presque détruit, parce que les administrateurs seront si aveuglés qu'ils ne pourront trouver un défenseur dans leur sein, et que, dans sa fureur, la main, la colère du Seigneur sera levée contre eux, et contre les plus grands et les plus puissants de cet empire; ceux qui servent se révolteront contre leurs propres seigneurs, et

presque tous les nobles, autant qu'ils sont, seront tués, dépouillés de leur dignité et chassés cruellement de leurs domaines, parce que la populace ne connaîtra de roi que sa volonté, et que l'on ne pourra rien obtenir sur elle. L'avantage et le bien de la république seront entièrement dans l'oubli, et ils n'existeront point; mais l'intérêt personnel et l'égoïsme seront seuls en vigueur. Toute l'Eglise sera persécutée dans tout l'univers d'une manière lamentable et perfide; elle sera dépouillée et privée de son temporel; les pasteurs et les grands de l'Eglise seront chassés et arrachés de leurs dignités et de leur prélatures; ils seront cruellement maltraités et mis en fuite, et les ouailles qui leur seront soumises resteront dispersées sans pasteurs et sans guides. Le chef suprême de l'Eglise changera son siège, et ce chef sera bienheureux, s'il peut, avec ceux de ses frères qui le suivront, trouver un asile où il puisse, avec les siens, manger seulement le pain de douleur dans cette vallée de larmes; car la malice tout entière des hommes se déchaînera contre l'Eglise; et en effet, elle n'aura point de défenseurs pendant 25 mois et plus; parce que pendant tout ce temps il n'y aura ni pape, ni empereur à Rome, ni roi ni régent en France. Les autels seront renversés et leurs ruines profanées, les monastères souillés et dépouillés seront détruits, parce que, dans sa vengeance, la main et la colère du Seigneur seront appesanties sur le monde, à cause de la multitude et de la continuité de ses péchés. Tous les principes seront renversés; c'est pourquoi la face entière du monde devra nécessairement changer. La terre épouvantée tremblera dans plusieurs lieux d'une manière étonnante et engouffrera les vivants dans ses abîmes. La pompe des nobles sera éclipsée, et pendant un court espace de temps, l'ordre entier du clergé restera abattu. Le jeune prisonnier qui recouvrera la couronne des lis et dominera sur l'univers entier, étant rétabli sur son trône, détruira les enfants de Brutus et des Iles. C'est pourquoi il ne sera plus fait mention d'eux, et ils resteront anéantis pour toujours. *Voilà tous les malheurs qui doivent précéder la restauration du christianisme.* Mais après des misères si grandes et si multipliées, que les créatures de Dieu en tomberont presque dans le désespoir, des restes échappés de la persécution de l'Eglise, il sera tiré, par la volonté de Dieu, un pape qui reformera tout l'univers par sa sainteté, il ramènera à l'ancienne manière de vivre des disciples du Christ tous les ecclésiastiques, et tous le respecteront à cause de sa sainteté et de ses vertus. Il prêchera partout nu-pieds et ne craindra point la puissance des princes; d'où vient que par sa vie laborieuse, il les ramènera de leurs erreurs au Saint-Siège, et il convertira presque tous les infidèles, et surtout les Juifs; et ce pape sera secondé par un empereur, homme très-vertueux, qui sera des restes du sang très-saint des rois des Français, qui l'aidera et lui obéira en tout ce qui sera nécessaire pour reformer l'univers. Sous ce pape et cet empereur, tout l'univers sera réformé, parce que la colère de Dieu s'apaisera. Ainsi, il n'y aura plus qu'une loi, une foi, un baptême, une manière de vivre. Tous les hommes auront le même esprit et s'aimeront les uns les autres. Cet état de paix durera pendant de longues années; mais après que le siècle aura été réformé, il paraîtra plusieurs signes dans les cieux, et la malice des hommes se réveillera; ils retourneront à leurs anciennes iniquités, et leurs crimes seront encore pires que les premiers. C'est pourquoi Dieu amènera et avancera la fin du monde, et voilà la fin.

Exposition Provinciale de 1870

4ème et dernier article.

Nous terminons aujourd'hui notre revue de la dernière exposition provinciale par les instruments d'agriculture et les produits agricoles.

Instruments d'agriculture.—La classe des machines et instruments d'agriculture comptait un très-grand nombre d'objets de toutes sortes; mais nous aurions désiré que l'emplacement fut un peu plus vaste, afin d'éviter ce désordre qui a empêché les visiteurs de donner à ce département toute l'attention qu'il mérite.

Dire qu'en agriculture les instruments sont des aides indispensables, c'est répéter une chose que tout le monde reconnaît sans difficulté aucune. Il est un vieux principe agricole qui affirme, avec raison, que toutes les fois qu'on peut exécuter les travaux plus promptement et aussi bien avec les machines qu'avec les bras de l'homme, on doit donner la préférence aux premiers. Ce principe est vrai dans toutes les circonstances où le cultivateur peut se trouver; quels que soient les travaux que l'on veuille exécuter; si la machine remplit bien les conditions de rapidité et de bonne exécution qu'on lui demande, son emploi sera toujours plus économique que celui des bras de l'homme.

En Canada surtout, nous sommes dans une position très-désavantageuse sous le rapport de la main-d'œuvre. Le monde est rare, dit-on; l'émigration incessante vers les Etats-Unis, le travail dans les villes et les manufactures enlèvent chaque année à la terre un nombre considérable de ses bras les plus vigoureux. Nous voyons, dans cet état de chose, une des causes de la lenteur des progrès agricoles. L'agriculteur ne veut pas, ou plutôt ne peut pas améliorer ses procédés culturaux, parce que les bras sont rares et qu'il lui faudrait faire trop de déboursés; il ne peut pas donner à sa terre les soins convenables; il ne peut ni l'améliorer, ni la nettoyer autant qu'il le désirerait parce que ces travaux exigent des dépenses au-dessus de ses moyens. Les bras sont rares, par conséquent ils sont chers.

C'est donc avec un véritable plaisir que nous avons observé les importants progrès que la culture canadienne a réalisés tant dans le nombre que dans la perfection de ses machines. Aujourd'hui, un homme en vaut vingt s'il sait se pourvoir d'un bon matériel. Il en vaut trente avec une bonne faucheuse, une bonne faneuse ou un bon rateau à cheval, il en vaut vingt avec une bonne moissonneuse, il vaut dix avec un bon semoir. Ces conquêtes ne sont-elles pas de la plus haute importance? L'homme qui sait ainsi centupler ses forces ne mérite-t-il pas une reconnaissance sans bornes de la part de ses compatriotes? Ne mérite-t-il pas que son nom se trouve sur toutes les lèvres et soit proclamé hautement et partout?

Lors même que l'exhibition provinciale n'aurait eu pour résultat que de faire connaître au public canadien les instruments nombreux et perfectionnés que les manufacturiers peuvent fournir à la culture, nous trouverions ce résultat suffisant pour nous engager à adresser nos plus sincères remerciements au Conseil d'agriculture dont l'initiative a préparé cette exhibition.

Les premiers instruments qui se présentaient à l'examen du visiteur étaient une excellente collection de charrues tant en bois qu'en fer ou plutôt en acier; car la plupart avait l'oreille et le soc en acier. La substitution de l'acier au fer est une des améliorations les plus désirables et il y a longtemps que l'agriculture la demandait; car non-seulement on donne ainsi à la charrue une plus longue durée, mais encore on en rend la marche plus facile.

Nous avons vu avec plaisir que les manufacturiers canadiens luttent avantageusement avec les anglais et ne leur cèdent en rien tant par l'excellente forme de leurs instruments que par le fini de l'ouvrage.

Outre les charrues pour labours ordinaires, nous avons remarqué une charrue tourne-soc-oreille pour labourer les pentes; deux charrues à double soc pour la confection des labours d'e

défoncement, et deux modèles d'une charrue bisoc, pouvant faire deux raies à côté l'une de l'autre, c'est-à-dire l'ouvrage de deux charrues séparées. Cette innovation est encore toute récente dans le pays, mais elle est employée depuis longtemps en Europe où elle fait un très bon travail. On a, dit-on, essayé ce bisoc sur la ferme de M. Beaubien et son travail a été très satisfaisant.

Nous prendrons occasion de dire ici que nous ne comprenons pas comment les juges peuvent en toute connaissance de cause, donner des prix aux meilleures charrues, sans les essayer. Ils sont forcés du juger surtout d'après l'apparence; or, pour les charrues surtout à l'apparence est souvent trompeuse. Cet acte de primer des charrues que l'on n'essaie pas, est un pur enfantillage, aussi remarquons-nous que les charrues polies, frottées, vernissées seules ont été primées. Que nous fait le brillant d'une charrue si le travail est mauvais.

En arrière des charrues, se trouvaient les hoes à cheval, extirpateurs et scarificateurs. Comme machines destinées à compléter le travail de la charrue et à nettoyer le sol, les instruments que nous venons de nommer trouvent très bien leur place dans toutes les cultures et nous voudrions leur voir plus répandus qu'ils ne le sont. MM. Moodie de Terrebonne et Bougie de St. Laurent, ont obtenu les premiers prix dans cette catégorie.

Venaient ensuite les coupe-racines, hache-pailles, herses, rouleaux, etc., dont la plupart possédaient des qualités précieuses.

Puis nous avons examiné, avec un soin tout particulier, les faneuses, les rateaux à cheval, les moissonneuses, les faucheuses, les semoirs, les charriots épierrés, car ces machines comblent des vides immenses dans notre matériel agricole.

Sur les trois faneuses exposées, M. Beaubien de Montréal en possédait deux qui reçurent les premiers prix, et M. Evans aussi de Montréal eut le troisième.

Ces instruments, nouveaux, mais déjà très perfectionnés, sont avidement recherchés en Europe et nous espérons qu'avant longtemps, ils tiendront une bonne place dans nos cultures. Un seul cheval les fait fonctionner et elles fanent le foin avec une rapidité et une perfection qui défient toute comparaison avec les moyens ordinaires.

Les principaux exposants de moissonneuses et de faucheuses mécaniques étaient MM. Evans, de Montréal, et Moody de Terrebonne. Tous les cultivateurs sentent le besoin de ces précieuses machines. Au train où vont les choses, il n'y aura bientôt plus assez de bras pour exécuter les précieux travaux de récolte; mais les faucheuses et les moissonneuses sont là pour nous rassurer sur l'avenir. La dépense peut paraître élevée pour le moment; mais, qu'est-ce que ces dépenses quand on songe qu'elles sont couvertes complètement en deux ou trois années de travail. Nous avons remarqué en particulier les moissonneuses à rateaux automatiques; mais nous ne les avons pas vues fonctionner, voilà encore une lacune qu'il serait nécessaire de combler. Il y avait aussi une faucheuse dont la faux fonctionnait dans toutes les positions qu'on puisse lui donner, c'est une heureuse amélioration, elle appartient, nous a-t-on dit, à un M. Walbridge.

Parmi les cinq rateaux à cheval exposés, trois étaient à dents de fer. Ces dents sont très flexibles et sont infiniment préférables à celles en bois.

Les semoirs n'étaient pas nombreux quoique ces machines soient les plus précieuses dans une culture; mais ils étaient bien choisis et se recommandaient d'eux-mêmes à l'admiration des connaisseurs. La machine de M. Vessot de Joliette surtout, présentée sous le nom de "Semoir et herse combinés," dénote chez son inventeur un esprit pratique que nous rencon-

trons difficilement dans beaucoup d'autres machines. Nous pouvons en dire autant du Charriot épierré de M. Jos. Filion de St. Eustache, qui est appelée à rendre d'immenses services.

Nous parlerons plus au long de ces deux machines dans notre prochain numéro, car aujourd'hui l'espace nous manque.

La classe des instruments contenait encore un instrument destiné à creuser les fossés de drainage, de magnifiques moulins à battre pour un ou deux chevaux, des cribles d'une grande perfection et une ancienne brayeuse.

Les produits agricoles étaient en abondance et dénotaient une grande richesse de végétation. Les exposants avaient certainement choisi ce qu'ils avaient de mieux en ce genre, mais nous avons pu voir combien notre sol et notre climat est favorable à la croissance de nos plantes cultivées, lorsqu'ils sont aidés par une culture intelligente. — J. D. SCHMOUTH.

Travaux du mois d'octobre

C'est aussi pendant ce mois que l'on récolte les choux. Pour cela, on coupe la tige près de terre ou simplement on les arrache. On entre la récolte par un beau temps, on détache les feuilles extérieures que l'on donne immédiatement au bétail et on coupe la tige près de la pomme. Ces tiges sont recherchées par les animaux et doivent être conservées pour plus tard.

Les pommes de choux ainsi dépouillées se conservent intactes jusqu'à la fin de l'hiver, lorsqu'elles ont été rentrées bien saines et que le local est convenable. Elles ne supportent pas l'entassement sur de grandes épaisseurs; mais, en revanche, elles ne souffrent pas des petites gelées. Une bonne manière de les conserver consiste à les mettre sur un seul rang dans les caves.

Quant aux prairies, si on y a mis pâturer des animaux, il faudra faire cesser ce pâturage dès le commencement des pluies d'automne; autrement ils détérioreraient le gazon.

Battage. — On ne bat actuellement que la quantité de grains nécessaires aux besoins de la ferme.

Les cultivateurs gênés sont quelquefois obligés de battre et de vendre à cette époque; mais les prix sont encore très bas, et il vaudrait mieux emprunter de l'argent à 7 et même à 8 par cent plutôt que de sacrifier ainsi leurs produits.

Chevaux. — Les chevaux éprouvent ordinairement, à cette époque, de légères indispositions dues aux changements de température; mais ces indispositions passent inaperçues chez les chevaux sains et surtout bien soignés. Pour cette raison et comme les travaux de ce mois sont encore nombreux, on ne diminuera rien de leur ration d'avoine; ils doivent recevoir, en outre, de bon foin et s'il se peut des carottes.

Les poulains de l'année vont encore au pâturage; mais c'est plutôt pour leur procurer de l'exercice que pour les nourrir. Dans tous les cas, on ne doit les y conduire que lorsque le temps est beau, après que la rosée et les brouillards sont passés.

On recommande fortement à cette époque pour les poulains une nourriture composée de foin et d'avoine; car ils sont sujets aux vers intestinaux et s'ils ne sont pas bien soignés ils maigrissent.

On commence à les habituer à un pansement régulier.

Cette saison est très favorable à la castration des poulains mâles de l'année.

Bêtes à cornes. — Les vaches et les autres bêtes à cornes ne doivent aller au pâturage que dans les beaux temps. Les pluies froides qui arrivent actuellement leur sont particulièrement dommageables.

Cette époque est aussi très propre à la castration des jeunes bêtes que l'on ne veut pas faire servir à la reproduction, ainsi que des taureaux que l'on veut réformer pour le travail ou pour l'engraissement.

Les bœufs de travail qu'on a l'intention d'engraisser pendant l'hiver ne doivent pas maintenant être forcés d'ouvrage ou du moins ils doivent recevoir une bonne nourriture, afin qu'ils ne maigrissent pas; car il n'y a rien de moins profitable que de laisser maigrir ces bêtes avant l'engraissement.

Moutons. — Ce mois est encore favorable pour le pâturage des

moutons. Hormis les jours très pluvieux ou nébuleux où l'on est obligé de leur donner leur nourriture à la bergerie, l'herbe leur fournit encore une alimentation abondante. Mais on ne devra les faire pâturer que sur les terrains secs et bien assainis. Dans les terrains humides ils sont exposés à contracter des maladies mortelles entre autres la *pourriture*.

C'est vers la fin de ce mois que peuvent commencer les saillies des brebis en chaleur. Il n'est pas recommandable de faire saillir plus de 30 à 40 brebis par le même bélier; autrement ce dernier s'épuiserait et beaucoup de saillies ne seraient pas fructueuses.

Lorsque vient le moment de la monte, on doit bien nourrir les brebis, mais non pas les engraisser. Un bélier gras est mou et mauvais reproducteur. De plus, c'est une mauvaise pratique que de laisser habituellement les béliers avec les brebis.

Porcs.—La nourriture est actuellement abondante et variée, on a en grande quantité des feuilles de choux, de navets, des débris de jardins, des tubercules et des grains.

Les bêtes que l'on destine à la reproduction et les jeunes bêtes en élève doivent maintenant être entrées à la porcherie dans des loges convenables, fraîches mais parfaitement saines et propres. Les porcs ne souffrent pas beaucoup du froid; mais ils ne peuvent résister à l'humidité constante et au manque d'air. Ces deux inconvénients nuisent autant à la santé des jeunes sujets que le manque de nourriture convenable.

On met actuellement à l'engrais les porcs que l'on veut tuer vers les fêtes. On doit leur procurer une tranquillité parfaite. Leur nourriture doit être abondante et variée. Dans le commencement, on leur donnera des aliments peu succulents, mais à mesure que l'engraisement avancera, on leur en augmentera la qualité tout en diminuant la quantité, car à mesure que les porcs engraisent leur appétit diminue. L'engraisement dure en moyenne trois mois.

Volailles.—Dans les champs, dans les cours, lors du battage des grains, les volailles trouvent une nourriture très-abondante. Néanmoins l'alimentation doit s'accroître à mesure que la température s'abaisse, de sorte qu'il faudra maintenant leur donner de temps en temps une légère ration quand le besoin s'en fera sentir.

Jardin potager.—Tous les fruits du jardin auxquels la température a permis de végéter jusqu'à ce moment doivent être maintenant récoltés et mis à l'abri.

Petite chronique

L'admirable température dont nous avons joui pendant cette saison a été on ne peut plus favorable aux travaux de l'agriculture. Toutes les récoltes se sont faites avec une extrême facilité et les quelques plantes qui restent encore dans le sol ne seront probablement pas recueillies avec un moins grande aisance.

Mais le cultivateur se doit à lui-même de secourir cette bien-faisante température et de s'aider de tout son pouvoir. Une grande partie des produits mis en caves ou en grange ont encore besoin de l'œil du maître pour qu'ils puissent se conserver sans se détériorer. Le local destiné à la conservation des gerbes, des pailles et des grains battus doit remplir certaines conditions sans lesquelles ces produits se détérioreraient et subiraient une diminution considérable.

La gerbière ou magasin de gerbes non battues, c'est-à-dire la grange, doit être bien disposée, placée sur un terrain non humide, car les vapeurs qui s'échappent des terrains contenant une surabondance d'eau font moisir les pailles et les grains; les premières alors sont tout-à-fait impropres à la nourriture du bétail et forment même une très-mauvaise litière, absorbant incomplètement les urines. De plus les battages se font très-mal et beaucoup de grains restent dans l'épi. Il y a donc perte sur la qualité et sur la quantité.

Il est bien vrai que l'on pourrait obvier à ce dernier inconvénient en retardant les battages jusqu'aux grands froids de l'hiver; mais alors se présentent d'autres ennemis: les rongeurs, rats et souris, qui viennent se domicilier au sein de l'abondance et vivre au dépens des sueurs du cultivateur. Ces rongeurs font souvent des dégâts tellement considérables que ce serait une raison suffisante pour forcer tous les agriculteurs à battre leurs grains dès le commencement de l'hiver. On attend souvent jusqu'à la fin de

cette saison pour terminer les battages; mais si l'on calculait toutes les pertes que l'on subit par ce retard, on changerait bien vite cette mauvaise habitude.

Les grains, une fois battus, demandent encore des soins; ainsi, il est très-mauvais d'entasser ces produits sur de grandes épaisseurs, car alors ils s'échauffent et perdent de leurs qualités pour la mouture et pour les semences. Ils doivent donc être étendus en couches minces dans les greniers et remués de temps en temps à la pelle pendant les premières semaines qui suivent le battage.

Le grenier doit lui-même être à l'abri des rats, des souris, des insectes et de la poussière. Ces conditions sont difficiles à remplir; mais dans l'impossibilité de satisfaire à toutes, on doit tendre le plus possible à la perfection.

Les caves où l'on conserve les patates et les racines fourragères, ne doivent pas être humides, ni sèches, ni chaudes. L'humidité et la chaleur font pourrir ces produits, la sécheresse les fait ramollir. Il n'est pas non plus recommandable de parer les caves; car les racines, au contact d'un corps dur comme le bois, la brique ou la pierre, se meurtrissent et pourrissent. La terre battue est le meilleur pavage que l'on puisse faire; mais si, par-dessus cette terre, on étend une légère couche de charbon en poudre ou de sable bien sec, la conservation des racines n'en sera que plus parfaite. Le charbon possède la propriété d'empêcher la pourriture.

Dans tous les cas, les caves devront être exemptes de toute infiltration de l'eau.

Les patates en particulier devront être soigneusement triées, afin d'enlever toutes celles qui sont atteintes de la pourriture.

Lorsqu'on est forcé d'entasser les racines, sous de grandes masses, on doit avoir le soin de ménager des ventilateurs dans l'intérieur des tas, afin de diminuer autant que possible l'échauffement spontané qui ne peut que détériorer les produits.

Le gouvernement local d'Ontario a distribué dans la Grande-Bretagne cent mille exemplaires de sa brochure relative à l'émigration, et une foule de numéros de l'ONTARIO FARMER et du CANADA FARMER. Il a de plus fait distribuer quatorze mille affiches dans la Grande Bretagne; sans compter tout ce qui a été lancé en France, en Belgique, en Allemagne.

On a du moins dans cette partie du pays une grande confiance à l'égard des journaux agricoles. Ce patronage a aussi son utilité, sous le point de vue des intérêts agricoles.

Géographie de M. l'abbé Holmes

MM. J. B. Rolland & fils viennent de publier une nouvelle édition de la Géographie de M. l'abbé Holmes, revue et corrigée par M. l'abbé L. O. Gauthier, professeur au Séminaire de Québec. Les divers changements qui ont eu lieu depuis quelques années, nécessitent une nouvelle édition de cette utile géographie. Nous félicitons MM. Rolland d'avoir mis à la portée de nos écoles un livre aussi précieux. Le prix est de \$4 la douzaine.

Almanach commercial et agricole de Rolland

Nous accusons réception de l'Almanach agricole, commercial et historique de J. B. Rolland & Fils. L'augmentation qui a été faite à cet almanach, le rend utile aux cultivateurs et aux marchands qui y puiseront de bons renseignements. Il est à vendre chez tous les libraires ainsi que chez la plupart des marchands de nos campagnes.

Canadian Illustrated News

Ce journal illustré, publié en langue anglaise à Montréal, est de plus en plus intéressant. Les gravures très-bien réussies, sur les événements de la guerre, en font un journal précieux. Ceux qui lisent l'anglais, ou qui désirent se familiariser avec cette langue, souscrivent à ce journal. L'abonnement est de \$4 par année.

Les abonnés retardataires sont priés de nous faire parvenir le prix de leur abonnement à la Gazette des Campagnes.

RECETTES

Moyen pour fabriquer de l'encre
 Voici, une, très-bonne, manière, de fabriquer une sorte d'encre qui porte, nom d'encre persanne. Prenez, du noir, de, fumée, et, du, vétriol en parties égales, des noix, de galles, en poids égal, à celui des deux premières substances et de la gomme-arabique, bien épurée, en poids égal à celui des trois autres substances, réunies; pulvérisez le tout et broyez-le ensuite sur un marbre, en y mettant de l'eau peu à peu, jusqu'à ce que la matière arrive au degré de limpidité nécessaire, et vous aurez ainsi l'encre la plus belle et la plus durable.

Insomnie et cauchemar

Voici un remède bien simple contre l'insomnie et le cauchemar, dont nos lecteurs pourront profiter si l'occasion s'en présente. Chaque fois que l'on éprouve des difficultés à dormir, ou que le sommeil est agité et plus fatiguant que réparateur, il faut prendre gros comme un pois de camphre, l'écraser sous la dent et l'avaler, à l'aide d'une gorgée d'eau sucrée.

Ce remède chassera les mauvais rêves, prévendra le cauchemar, ou plutôt comme on l'appelle, vulgairement, le pesant. Si le camphre ainsi employé ne produisait pas d'effet, il faudrait le prendre autrement. Il suffirait de le réduire en poudre, et de le jeter dans un verre d'eau sucrée, y ajoutant deux ou trois gouttes d'éther sulfurique (qu'on peut se procurer à la campagne comme en ville), brassez le tout et boire. Un doux sommeil ne tardera pas à venir, et le calme et le repos remplaceront les tourments du pesant.

Comme l'éther sulfurique est inflammable, il faudra, en s'en servant, si c'est la nuit, ne pas l'approcher trop près de la lampe ou de la chandelle.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXXII

La mère et la fille. — Le secret de Varina Delagrave.

(Suite.)

— Sois digne de toi, Varina, lui dit-elle; sois digne de moi; et ne perds pas ton temps à songer à un homme qui n'a jamais eu une pensée pour toi.

— Voyons, à quoi voulez-vous m'amener? demanda Varina, d'une voix pleine d'amertume, et sans changer de position.

— Au mariage, et à la fortune! bien des femmes ne se feraient pas prier pour accepter une si belle perspective.

— Je ne désire pas me marier, repliqua Varina, du même ton froid; et quant à cette fortune que vous faites briller à mes yeux, elle peut avoir des charmes pour d'autres, mais elle n'en a pas pour moi. De Moidrey n'est pas un mince héritage.

— De Moidrey! c'est vrai! c'est vrai! et tu veux en hériter? Eh bien, cela dépend de toi.

Il y avait quelque chose dans la manière dont ces paroles furent prononcées, qui, plus que leur signification, fit lever la tête à Varina.

— Est-ce que ces propriétés ne sont pas à mon père, à Henri Delagrave?

— A Henri Delagrave, oui, à présent.

— A présent! y aurait-il quelqu'un à les réclamer?

— Il pourrait y avoir quelqu'un, à moins qu'on ne l'empêche. L'avocat est le seul qui possède le pouvoir de chasser les Delagrave du château de Moidrey. Fais en sorte que ce pouvoir soit le tien! C'est le conseil d'une mère que je te donne, Varina.

— Le mien! comment cela?

— En devenant la femme de...

— Jamais!

En rejetant en arrière sa longue et noire chevelure, avec un geste de mépris, elle se tourna vers sa mère.

Celle-ci rencontra son regard, et lui en opposa un aussi impétueux, aussi hautain.

— Jamais! répéta Varina. J'aimerais mieux voir cette maison, crouler sur sa base, je préférerais voir les champs et les bois de Moidrey emportés par la mer qui se brise, en ce moment, contre les rochers, au dessous de nous, plutôt que d'unir mes mains à celles du fils de ce serpent d'avocat.

— Et si un autre propriétaire venait se présenter?

— Quand abandonnerais-tout!

— Quand un mot, un tout petit mot de toi pourrait tout sauver?

— Ce mot, je ne le dirai pas.

Le regard de la comtesse semblait river sur le visage fier, et superbe de sa fille.

— Plutôt que d'épouser cet Ephraïm Mouton, tu froisses les sourcils en entendant ce nom, mais rappelle-toi qu'avec de l'argent on le changerait, qu'on achèterait des titres. Plutôt que de t'assurer le pouvoir que possède son père, dis-je, tu aimerais mieux placer les titres non seulement de cette propriété, mais encore de toutes celles qui appartiennent à ton père, dans les mains d'un autre?

— Oui, oui.

— Que cet autre fut homme ou femme?

— Homme ou femme! que m'importe le sexe!

— Alors même que cette femme porterait le même nom que tu hais?

— Quel nom? demanda Varina, impatientement; car la comtesse s'était arrêtée. Quel est le nom que tu hais?

— Emma Keradec.

Le coup porta juste; la comtesse, cette fois, avait touché le but.

Pour la première fois, le visage de Varina perdit son air de fier résolution. Ses yeux dilatés par l'étonnement laissèrent lire dans leur profondeur tout ce qu'elle éprouvait de crainte.

— Imposable! cela ne se peut pas! murmura-t-elle.

La comtesse vit l'avantage qu'elle venait de remporter et en profita.

— Emma Keradec, dit-elle, est, à moins que tu ne le veuilles, pas, l'héritière du château de de Moidrey.

— Le sait-elle? demanda Varina, de la même voix étouffée.

— Si elle le sait! Mais si elle le savait, crois-tu que nous serions ici? Le secret n'est connu que de l'avocat Monton. Il a les documents capables de prouver ce qu'il avance. Ces documents, il les remettra dans tes mains le jour de ton mariage avec son fils.

La lutte qui se passait dans l'esprit de Varina était terrible, et la mère put suivre toutes ses péripéties sur son visage convulsé.

— Tu as entendu, Varina! dit-elle. Entre la pauvreté et la richesse, c'est à toi de décider.

— Entre le bonheur et le malheur, voulez-vous dire; car tel est le choix que vous m'offrez.

— Le bonheur! De quel côté est le bonheur dont tu me parles?

demanda la comtesse, avec amertume. Je ne sais pas, qu'il y ait jamais eu une femme assez désintéressée, assez oublieuse d'elle-même pour jeter sa fortune à celle qui lui a ravi le cœur de celui qu'elle aime. Qu'elle aime! ai-je dit? Georges France s'inquiète peu que Varina Delagrave soit vivante ou morte, et sa générosité, si générosité il y a, ne servira qu'à assurer le bonheur, et le triomphe d'un autre.

Les lèvres de Varina tremblèrent et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Et en supposant que j'accepte, dit-elle, après?

— Tu réduis cette fille, ta rivale, ta rivale heureuse, à la mendicité! Tu détruis d'un coup, son bonheur et son amour.

— Pourquoi cela?

— Crois-tu que l'amour puisse exister avec la pauvreté? Oui, un jour, une semaine, une année, peut-être; mais plus longtemps, jamais.

Varina écoutait et frissonnait.

— Et il n'y a pas d'autre moyen de conserver ces propriétés et de se venger? dit-elle.

— Non! avec la propriété tu dois en accepter les charges. Bah! un mari n'est pas une affaire si importante, du moins quand ce mari est un fou!

— Je ne l'épouserai pas! dit Varina, avec fermeté.

— Tu ne l'épouseras pas! mais moi je te dis que tu l'épouseras.

Et la comtesse frappa de sa main si forte sur sa toilette que sa fille tressaillit avec un étonnement de colère.

— Je l'épouserai, dites-vous !... et c'est à moi que vous parlez ainsi ?

— Oui, à toi, et pourquoi pas ? n'es-tu pas ma fille ?

— Oui, mais moi aussi je suis une Rosati, c'est-à-dire fille d'une race ancienne, dont les membres faisaient de leur volonté une loi, et ce qu'ils voulaient, ils le faisaient. D'ailleurs, pourquoi me parler de misère et de pauvreté, comme si j'étais une bohémienne ramassée sous un buisson, au bord du chemin ? J'hériterai toujours du nom de Delagrave, et le jour où je le quitterai, ce ne sera assurément que pour en prendre un qui le vaille.

Elle se leva de sa chaise, comme pour faire comprendre que ces dernières paroles devaient mettre fin à une conversation désagréable ; mais la comtesse la prit par le bras, et la força à se rasseoir.

— Folle et entêtée ! dit-elle ; rien que la vérité... la terrible vérité !... ne pourrait faire plier ton orgueil ? Il est temps, alors, que cette vérité soit dite, et par moi, hélas ! par moi !

Son visage prit la pâleur de la mort, et ses mains jointes se serrèrent convulsivement contre son sein.

Varina était stupéfaite, bien plus, elle était, pour un moment, vaincu par un esprit plus fort que le sien.

— La vérité ! ma mère, quelle révélation avez-vous donc à me faire ? demanda-t-elle. Il faut qu'elle soit bien étrange, pour exiger une telle préface.

Varina avait pris un ton moqueur ; mais le ricanement mourut sur ses lèvres, devant le regard sévère de sa mère. Elle aurait voulu parler encore, mais il y avait chez la comtesse quelque chose qui la paralysa. Elle s'assit donc, alarmée et silencieuse.

Sa mère prit la parole :

— Varina, dit-elle, après une pause longue et pénible, j'avais espéré l'éviter la connaissance d'un secret horrible, mais tu as voulu qu'il en soit autrement. C'est un secret qui, depuis des années, bien des années, a pesé sur ma vie, et est resté comme un pois obscur entre moi et le soleil qui nous réjouit de ses rayons.

La comtesse s'interrompit encore une fois, et elle pressa convulsivement ses mains sur ses yeux et sur son front.

Varina s'était levée, mais sa mère lui fit un geste si impératif qu'il la força à obéir.

— Reste-là, ne bouge pas ! ne parle pas ! dit-elle. Dans une minute je serai remise : il ne m'arrive pas souvent d'être ainsi agitée. Oui continua-t-elle, comme en se parlant à elle-même, il vaut mieux qu'elle sache tout... elle saura tout ; et si le fardeau d'un tel secret est lourd, elle ne pourra accuser qu'elle-même.

Elle marcha à grands pas, oubliant pour ainsi dire la présence de sa fille, et causant tout haut, mais d'une voix tremblante et agitée.

Varina suivait des yeux chacun des mouvements, avec un étonnement croissant.

Soudain la comtesse s'arrêta ; elle reprit son air froid, résolu ; ses traits retrouvèrent leur rigidité habituelle. quoique, cependant, il y eût dans son regard une expression de tristesse, et elle se rassit devant sa fille.

— Je vais déchirer le voile qui s'étend entre moi et l'horrible passé, dit-elle d'une voix basse, mais nullement altérée. L'histoire que je vais raconter est assurément extraordinaire, et pourtant, quelque étranges que soient les faits que je vais rapporter, je ne dois pas être interrompue. Tu m'entends, Varina ?

Varina baissa la tête en silence.

— C'est ma vie... c'est-à-dire les événements de ma jeunesse que je vais raconter, dit-elle, et je te le raconte, afin que toi, rendue plus sage par mon expérience, tu puisses échapper aux conséquences d'un moment d'aveuglement.

Elle éloigna la chaise, de manière à placer son visage dans l'ombre, tandis que la lumière tombait sur celui de sa fille.

— J'étais fille unique, reprit-elle ; ma mère mourut en me donnant le jour ; et ainsi que presque tous les enfants uniques, je fus laissé exclusivement aux soins de mon père. L'on me passait tous mes caprices, et l'on me permit de mener l'existence d'une enfant pour ainsi dire sauvage, sans avoir d'autre loi, que ma volonté, sans autre guide que ma fantaisie.

— Par goût, mon père était porté à éloigner autant que possible ce que le monde appelle la société. Pour cette raison, le palais Rosati, à Naples, était rarement habité, tandis qu'il était presque

constamment dans une grande maison que nous possédions dans dans la partie la plus sauvage des Calabres.

— Le comte Rosato m'aimait, et on peut appeler affection le sentiment qui consiste à donner la liberté complète de ses actions à une enfant dont l'éducation est à peine ébauchée, et qui n'a pas la moindre expérience du monde. Je restais seule pendant des jours, pendant des semaines, car mon père était un chasseur infatigable, et, sans un mot d'avertissement, il partait pour des expéditions lointaines, et revenait, après une absence plus ou moins longue, au moment où on l'attendait le moins.

— Pour moi, je n'avais qu quelques compagnes, et pas d'amies, et je passais mon temps sur le dos d'un petit poney, qui, sauvage, mais pas plus que moi-même, avait une adresse extraordinaire pour escalader les rochers, descendre les précipices, ou sauter comme un chevre.

— Une fois, et une fois seulement, cette bonne petite créature m'avait mise dans un péril extrême. En sautant un gouffre, qu'un torrent avait creusé dans sa course, il ne réussit pas à prendre pied sur le bord opposé, et lui et moi nous roulâmes dans le précipice. Un coup que je reçus à la tête me fit perdre connaissance, et je ne me rappalai plus rien jusqu'au moment où j'ouvris les yeux, et me trouvai étendue sur une couche de fougère dans la hutte d'un chevrier.

— A côté de moi était agenouillé un jeune homme portant le costume pittoresque d'un paysan calabrais.

— Ses yeux noirs étaient fixés sur mon visage avec un regard si plein d'admiration, que je penchai machinalement la tête, et sentis mes joues se couvrir d'une vive rougeur.

— Il s'était trouvé par hasard, ainsi que je l'appris plus tard, dans le voisinage du ravin où avait eu lieu l'accident, et, ayant entendu le cri, le seul que j'eusse poussé, il était accouru, et malheureusement m'avait trouvée sans connaissance, et couverte de sang au milieu des pierres.

— Malheureusement ! s'écria Varina, avec étonnement, heureusement, voulez-vous dire.

(A continuer.)

STATIONS		N° de Passagers		Train de Fret	
		Aller	Retour	Aller	Retour
Pointe-Lévi	1	9-00	3-00	9-30	2-30
Hadow	2	9-25	2-55	10-05	2-20
Chaudette	3	9-33	2-40	10-30	2-00
St. Jean Chrysostôme	4	9-45	2-30	11-00	1-40
St. Henri	5	9-55	2-20	11-15	1-30
St. Charles	6	10-05	2-05	11-30	1-20
St. Michel	7	10-20	1-52	11-45	1-20
St. Valère	8	10-30	1-42	12-00	1-20
St. Pierre	9	10-40	1-33	12-05	1-05
St. François	10	10-45	1-23	12-10	1-05
St. Thomas	11	10-50	1-13	12-15	1-00
St. Jean	12	11-00	1-04	12-20	1-00
St. Louis	13	11-10	0-54	12-25	1-00
St. Jean Port-Joli	14	11-20	0-45	12-30	1-00
St. Roch	15	11-30	0-35	12-35	1-00
St. Anne	16	11-40	0-25	12-40	1-00
St. Denis	17	11-50	0-15	12-45	1-00
St. Paschal	18	12-00	0-05	12-50	1-00
St. Hilde	19	12-10	0-00	12-55	1-00
St. André	20	12-20	0-00	1-00	1-00
St. Alexandre	21	12-30	0-00	1-05	1-00
St. André	22	12-40	0-00	1-10	1-00
St. André	23	12-50	0-00	1-15	1-00
St. André	24	1-00	0-00	1-20	1-00
St. André	25	1-05	0-00	1-25	1-00
St. André	26	1-10	0-00	1-30	1-00
St. André	27	1-15	0-00	1-35	1-00
St. André	28	1-20	0-00	1-40	1-00
St. André	29	1-25	0-00	1-45	1-00
St. André	30	1-30	0-00	1-50	1-00
St. André	31	1-35	0-00	1-55	1-00
St. André	32	1-40	0-00	2-00	1-00
St. André	33	1-45	0-00	2-05	1-00
St. André	34	1-50	0-00	2-10	1-00
St. André	35	1-55	0-00	2-15	1-00
St. André	36	2-00	0-00	2-20	1-00
St. André	37	2-05	0-00	2-25	1-00
St. André	38	2-10	0-00	2-30	1-00
St. André	39	2-15	0-00	2-35	1-00
St. André	40	2-20	0-00	2-40	1-00
St. André	41	2-25	0-00	2-45	1-00
St. André	42	2-30	0-00	2-50	1-00
St. André	43	2-35	0-00	2-55	1-00
St. André	44	2-40	0-00	3-00	1-00
St. André	45	2-45	0-00	3-05	1-00
St. André	46	2-50	0-00	3-10	1-00
St. André	47	2-55	0-00	3-15	1-00
St. André	48	3-00	0-00	3-20	1-00
St. André	49	3-05	0-00	3-25	1-00
St. André	50	3-10	0-00	3-30	1-00
St. André	51	3-15	0-00	3-35	1-00
St. André	52	3-20	0-00	3-40	1-00
St. André	53	3-25	0-00	3-45	1-00
St. André	54	3-30	0-00	3-50	1-00
St. André	55	3-35	0-00	3-55	1-00
St. André	56	3-40	0-00	4-00	1-00
St. André	57	3-45	0-00	4-05	1-00
St. André	58	3-50	0-00	4-10	1-00
St. André	59	3-55	0-00	4-15	1-00
St. André	60	4-00	0-00	4-20	1-00
St. André	61	4-05	0-00	4-25	1-00
St. André	62	4-10	0-00	4-30	1-00
St. André	63	4-15	0-00	4-35	1-00
St. André	64	4-20	0-00	4-40	1-00
St. André	65	4-25	0-00	4-45	1-00
St. André	66	4-30	0-00	4-50	1-00
St. André	67	4-35	0-00	4-55	1-00
St. André	68	4-40	0-00	5-00	1-00
St. André	69	4-45	0-00	5-05	1-00
St. André	70	4-50	0-00	5-10	1-00
St. André	71	4-55	0-00	5-15	1-00
St. André	72	5-00	0-00	5-20	1-00
St. André	73	5-05	0-00	5-25	1-00
St. André	74	5-10	0-00	5-30	1-00
St. André	75	5-15	0-00	5-35	1-00
St. André	76	5-20	0-00	5-40	1-00
St. André	77	5-25	0-00	5-45	1-00
St. André	78	5-30	0-00	5-50	1-00
St. André	79	5-35	0-00	5-55	1-00
St. André	80	5-40	0-00	6-00	1-00
St. André	81	5-45	0-00	6-05	1-00
St. André	82	5-50	0-00	6-10	1-00
St. André	83	5-55	0-00	6-15	1-00
St. André	84	6-00	0-00	6-20	1-00
St. André	85	6-05	0-00	6-25	1-00
St. André	86	6-10	0-00	6-30	1-00
St. André	87	6-15	0-00	6-35	1-00
St. André	88	6-20	0-00	6-40	1-00
St. André	89	6-25	0-00	6-45	1-00
St. André	90	6-30	0-00	6-50	1-00
St. André	91	6-35	0-00	6-55	1-00
St. André	92	6-40	0-00	7-00	1-00
St. André	93	6-45	0-00	7-05	1-00
St. André	94	6-50	0-00	7-10	1-00
St. André	95	6-55	0-00	7-15	1-00
St. André	96	7-00	0-00	7-20	1-00
St. André	97	7-05	0-00	7-25	1-00
St. André	98	7-10	0-00	7-30	1-00
St. André	99	7-15	0-00	7-35	1-00
St. André	100	7-20	0-00	7-40	1-00

TERRE A VENDRE

UNE terre de trois arpents et neuf pieds sur 59 de profondeur, avec une maison de quarante pieds de longueur sur vingt-six de profondeur ; un bas-côté de vingt-deux pieds de long sur vingt de large ; une cuisine en arrière, de vingt pieds ; avec hangard de trente pieds, une grange et étable de quatre-vingt pieds ; une écurie de soixante pieds ; des jardins bien clos en stapes. A une lieue et demi du moulin à farine et du moulin à cardes et à huit arpents du moulin à scie, à une lieue et demi des chars. Cette terre est voisine de celle de l'église de St. Flavien.

Conditions libérales. S'adresser à
13 octobre 1870.
FRANCOIS BEDARD
St. Flavien, comté de Lotbinière.